

Commentaires de lecture du 6 décembre 2016

ALERAMO Sibilla (1876-1960), *Una donna* (Feltrinelli 2013, 172 p.)
trad. Pierre-Paul Plan aux éd. du Rocher, 2002 : *Une femme*



Alors que Rina Faccio n'a que dix ans, son père transfère sa famille dans une petite ville des Marches. Mariée à 15 ans, elle se sent vite prisonnière dans la vie de petite province qu'elle partage avec un mari fruste pour qui elle n'a pas d'estime. A 19 ans elle met au monde un fils et croit que l'amour total qu'elle lui porte lui suffira pour s'épanouir. Mais ce n'est qu'une illusion, qui la conduira à une tentative de suicide. Écrit en 1903 et publié en 1906 sous le pseudonyme de Sibilla Aleramo, *Una donna* est le récit, autobiographique et romancé, de cette première période de sa vie. Le livre obtient immédiatement un très grand succès ; traduit dans de nombreux pays, il consacre la première auteure italienne délibérément féministe.

Le roman se veut le témoignage d'une prise de conscience : celle d'une femme qui réalise qu'elle ne peut pas vivre sans être une personne à part entière, et pas seulement une mère et une femme, comme l'étaient toutes les femmes de son temps. « In realtà *la donna* è una cosa che esiste solo nella fantasia delle uomini : ci sono *delle donne*, ecco tutto » (p.95).

Le récit se déroule en vingt deux chapitres, regroupés en trois parties.

La première partie décrit la petite enfance de l'héroïne et la vénération qu'elle a pour son père. Puis la tentative de suicide de sa mère consécutive aux infidélités de son mari, et le viol que la jeune fille subit à 15 ans de la part d'un employé de son père qu'elle sera obligée d'épouser.

La deuxième partie relate l'isolement dans lequel elle se trouve et, parallèlement, son émancipation intellectuelle à travers la lecture et l'écriture. Puis son mari est licencié de l'usine de son père, elle va s'installer à Rome avec lui et leur fils. Elle collabore à la revue *Mulier* (dans la vie réelle, elle a dirigé à cette époque la revue *L'Italia femminile*). Elle s'intéresse à la question sociale en découvrant les quartiers pauvres de Rome et le phénomène de la prostitution.

Troisième partie : son mari ayant été repris par l'usine et promu au poste de directeur, elle est forcée de revenir dans la petite ville. Mais elle ne supporte plus cette vie exigüe et familialement pénible. Son mari refusant la séparation et exigeant la garde de leur jeune fils, elle part à Milan, les abandonnant tous les deux définitivement. « Io restavo proprietà di quell'uomo, dovevo stimarmi fortunata ch'egli non mi facesse ricondurre colla forza. Questa era la legge ». Dans la grande ville, elle se consacre à des œuvres sociales, à l'enseignement, et termine le projet de sa vie, celui d'écrire pour son fils un livre qui soit un testament spirituel et moral pour quand il sera devenu adulte. Le livre se termine avec ces mots : « Ed è per questo che scrissi. Le mie parole lo raggiungeranno ».

J'ai trouvé quelques longueurs dans les passages où elle veut rendre l'intensité de l'amour qu'elle a pour son fils. Comme si elle forçait le trait pour se déculpabiliser de l'avoir abandonné. Mais la tension permanente avec laquelle elle veut se réaliser comme femme, et par ailleurs la simplicité du style, classique et peut-être très légèrement suranné, rendent la lecture captivante : j'ai "avalé" ce roman autobiographique d'une traite.

François GENT
Décembre 2016

BARICCO Alessandro, *Novecento : pianiste* (Gallimard, 2002, 84 p., trad. Françoise Brun)
titre it. *Novecento. Un monologo*, Feltrinelli, 1993

On ne présente plus Baricco, l'auteur en 1996 de *Seta* (*Soie*, 1997) devenu auteur-culte sauf lorsqu'on est sa fidèle traductrice . En effet, dans une post-face de l'édition Folio Françoise Brun en fait un éloge vibrant et sensible, bien sûr très documenté, intitulé *Toutes les musiques du monde* .



"Ce monde immense, merveilleux et terrible" que Baricco veut faire appréhender au lecteur, selon sa traductrice, nous est violemment rendu sensible dans son ouvrage *Novecento : pianiste*. Ce texte baroque nous emporte comme une tempête maritime entre un humour violent à la Marx Brothers et une folle nostalgie fellinienne.

L'auteur le présente comme "Un monologue" déclamé de temps à autre par un comédien-bateleur, écrit pour la scène ou pour une de ces lectures à haute-voix qu'il affectionne depuis qu'il a délibérément quitté ses émissions à la télévision à la sortie de *Seta*.

Le narrateur, un trompettiste, va se glisser dans la partition, pour un récit plus intimiste, celui de la vie d'un pianiste né, vrai génie du jazz, abandonné sur un paquebot. Ce nouveau Moïse de dix jours est découvert à l'arrivée à Boston début 1900, dans une boîte en carton pour emballage de citrons. Il est aussitôt adopté par le vieux Danny Boodmann, un marin, immense et magnifique nègre de Philadelphie, qui lui donne un superbe patronyme en trois parties significantes, dont la dernière : Novecento. Sans papiers, illégal et heureux, l'enfant grandit sur le paquebot sous la protection de son père adoptif qui lui laissera en héritage pour ses huit ans et pour la vie sa forte maxime : "Au cul la loi !"

Novecento va-t-il passer sa vie sur ce grand bus des mers qui fait des allers et retours entre l'Europe et l'Amérique, infatigable jazzman qui joue pour les nantis de Première classe comme pour les immigrants de la Troisième ?

S'instaurera pendant six ans un duo d'amitié et de musique entre le jeune trompettiste et le pianiste, son aîné de dix ans ; le premier devra quitter le paquebot pour aller faire la guerre ("Au cul la guerre !") le second essaiera de descendre à terre ... pour voir la mer ! A vous de lire la suite, amis lecteurs et lectrices, vous ne serez pas déçus !

Nicole ZUCCA
Décembre 2016

BARICCO Alessandro, *Oceano mare* (Rizzoli 1993, Feltrinelli 2016, 200 p.), trad. Françoise Brun chez Gallimard, 2002 : *Océan mer*

Ce livre est de prime abord un énorme et passionnant exercice de style. Y alternent courts paragraphes, phrases proustiennes, dialogues, vers libres, comédie et tragédie. Mais c'est aussi une anthologie lyrique dédiée à l'océan, source de rêverie, de création artistique, de thérapie, d'étude scientifique, de drames aussi.



Devant notre océan, sur la falaise, se tient une petite pension isolée, la locanda Almeyer, où l'un après l'autre viennent s'échouer sept cas désespérés ou en pleine quête.

Peut-on peindre la mer (à l'eau de mer, ce qui laisse peu de traces sur la toile !)...et où commence-t-elle ? (le peintre s'appelle Michel Plasson ! Baricco pensait-il au chef d'orchestre de Toulouse ????) L'océan guérit-il les adultères, les anémiques, les désirs de vengeance ? Peut-on comme Bartleboom (hommage obscur au Bartleby de Melville ??) en définir la finitude ?

L'œuvre est une presque tragédie en trois actes

Le premier, *Locanda Almayer*, est assez onirique, il évoque le conte de fées et les récits loufoques, avec les personnages dominant de l'évanescence Elisewin, frêle adolescente qui respire à peine au fond d'un château, et vient retrouver espoir de vie à la mer, ou d'Ismaël Adelante Ismaël prof. Bartleboom (son nom complet) qui passe son temps à écrire des lettres passionnées ... à la femme qu'il aimera un jour (il n'aura plus qu'à lui coller le paquet entre les mains !).

Quatre lutins en D, Dira, Dood, Dol et Ditz, tout droit sortis de la Flûte enchantée, ponctuent les événements. D'où vient leur savoir télépathique et prévisionnel ?? Comme celui du mystérieux-marin-Adams ? On est encore dans la légèreté papillonnante d'un récit fantasque où le temps ne compte plus...

Le deuxième acte, *Il Ventre del Mare*, (11 pages seulement, mais quelles...) verse en pleine tragédie, âme du roman c'est le récit d'un naufrage qui ressemble comme deux gouttes d'eau de mer à celui de la Méduse ; sur un radeau abandonné par le capitaine Chaumareys (le vrai nom de cet alcoolique incompetent) s'entassent 147 personnes, (le nombre exact de la Méduse) dont la plupart mourront de faim, de soif ou d'épuisement, s'entretenant parfois, voire se mangeant pour survivre un moment. « Paura, stanchezza e disgusto ». Magnifiquement écrit sous forme d'une espèce de journal de bord par le médecin, Savigny (l'un des deux biographes du naufrage de la Méduse) et un marin inconnu. Quelques hommes survivent sur le radeau. L'un d'eux veut tuer Savigny....

A moi, Géricault !

Au dernier acte, *I Canti del ritorno*, on solde les sept histoires une par une, non sans parfois des recoupements entre les destins de l'un ou l'autre. Ce n'est pas le lieu de dévoiler quoi que ce soit !

Mais pour tous la boucle sera bouclée.

Un récit surprenant, surréaliste ou trop réaliste, hommage à l'océan polymorphe, dans lequel on se noie (avec bonheur, c'est un comble) ! !

Claudine LAURENT

Décembre 2016

CARRISI Donato, *La donna dei fiori di carta* (Longanesi, 2012, 170 p.)

trad. Anaïs Bokobza chez Calmann-Lévy, 2014 : *La femme aux fleurs de papier*

C'est une bien étrange histoire que celle de ce Guzman que raconte, durant la première guerre mondiale, un prisonnier italien au médecin autrichien chargé de l'interroger : une patrouille italienne a en effet été interceptée et amenée à ce poste perdu au sommet du Monte Fumo. Or, cet homme qui semble être un officier n'aura la vie sauve que s'il révèle son identité dans la nuit même, sinon l'aube sera pour lui synonyme de mort. Le médecin autrichien, lui, est un civil "égaré" dans une guerre insensée ; il est celui qui voudrait sauver tous les hommes, tant les victimes des combats que cet italien qu'il doit convaincre de choisir la vie.



Le prisonnier quant à lui défie la mort et choisit de faire un long récit répondant à trois questions qu'il pose d'emblée, en forme d'énigme : « Chi è Guzman ? Chi sono io ? Chi era l'uomo che fumava sul Titanic ? ». Son interlocuteur, abandonné par l'amour, méprisé par ses supérieurs, voit néanmoins, après ce qui est une nouvelle défaite contre la mort, sa vie transformée par cette rencontre dans la nuit glacée : il devient le messager de celui qui a choisi la mort.

Certes, sa définition de la vie est des plus douloureuses : « Ci sono persone che vogliono la verità, altre che preferiscono immaginarla. E nel mio caso la verità è che tutto finisce, anche l'amore », dit-il.

Pourtant il avoue aussi l'importance que revêt à ses yeux la lettre d'amour dont il est le porteur. Et c'est lui qui a le dernier mot de l'histoire : « La verità non fa per me. Però mi piace immaginarla ». Et le lecteur est pris avec lui dans l'étrange chassé-croisé de vies et de morts d'un roman noir, qui offre pourtant quelques beaux éclairs lumineux.

Anny BARROIS
Décembre 2016

MORAVIA Alberto (1907-1990), *Agostino* (Bompiani 1944, édition de 1969 illustrée par Renato Guttuso, 143 p.), trad Marie Cannavaglia chez Flammarion, 1969 : *Agostino*

Agostino est l'histoire troublante et très réaliste de la perte d'innocence d'un enfant à l'aube de l'adolescence. Le héros tragique aime sa mère volage d'un amour d'enfant et voit sa relation perturbée par le découverte de la sexualité dans un contexte traumatisant, malsain et pervers au sein d'une bande de voyous pathétiquement dominés par une figure pseudo-protectrice particulièrement toxique pour un jeune en pleine crise de puberté au sein d'une famille décomposée.

Toutefois sa mère volage, aveugle devant les transformations et les tourments de son fils continue de le traiter comme un enfant, avec une légèreté fracassante .

Un style clair, presque détaché, pour décrire avec subtilité des choses troubles, une élégance d'écriture impitoyable propre à Moravia.



Anne-Marie AUDUBERT
Décembre 2016